

# Nécrologies

Autor(en): **Niculsecu, Alexandre / Swiggers, Pierre / Vurpas, A.-M.**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **54 (1990)**

Heft 215-216

PDF erstellt am: **16.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## NÉCROLOGIES

Alexandru ROSETTI  
(20 octobre 1895-27 février 1990)

Il était le dernier... Le doyen d'âge, le plus connu, le plus omniprésent des linguistes roumains, Alexandre Rosetti, vient de mourir. Avec lui disparaît le dernier représentant de ce qu'était en Roumanie l'école de linguistique et de philologie de Bucarest, fondée par O. Densusianu (1873-1938) et I.A. Candrea (1872-1950) et illustrée par A. Graur (1900-1987), J. Byck (1897-1964), T. Papahagi (1892-1977), D. Şandru (1907-1972), B. Cazacu (1919-1988). Avec Rosetti s'éteint en même temps la génération des disciples de ceux qui avaient été les grands maîtres de la linguistique roumaine: A. Philippide (Iassy, 1859-1933), O. Densusianu qu'on vient de mentionner (Bucarest), Sextil Puşcariu (Cluj, 1877-1948). La linguistique roumaine d'aujourd'hui ne tardera pas à s'en ressentir... Car on doit à Alexandre Rosetti l'intelligence et le mérite d'avoir tracé les grandes orientations de la recherche linguistique en Roumanie au cours de ces cinq à six dernières décennies — plus précisément à partir des années '30. Depuis, A. Rosetti, seul ou avec des collaborateurs comme A. Graur, J. Byck, B. Cazacu, L. Onu, voire avec des équipes de jeunes disciples, se trouve, au fil des années, au premier rang des nouvelles méthodes et idées du vaste contexte national et international. Il ne faut pas oublier les domaines qu'il a défrichés: la phonétique expérimentale, la phonologie (v. la première description du système phonologique du roumain dans le BL VI 1938, en collaboration avec A. Graur), l'histoire de la langue roumaine étudiée dans un ensemble de faits historiques et sociaux, l'édition de textes roumains anciens (XVI<sup>e</sup> siècle), la philosophie du mot, la langue littéraire et poétique et, même, la linguistique mathématique. La linguistique générale, la dialectologie roumaine et les études slavo-roumaines et balkano-roumaines ne lui étaient pas étrangères non plus. Dans toutes ces études, A. Rosetti se servait de méthodes claires et logiques, apprises aux sources françaises d'Antoine Meillet, dont il avait été l'élève, à Paris, dans les années 1920.

Alexandre Rosetti représente plus que tout autre linguiste roumain — à l'exception d'O. Densusianu — une remarquable jonction de l'école roumaine de philologie, histoire et linguistique (O. Densusianu, I.A. Candrea, I. Bianu, D. Onciul, D. Russo) et des orientations scientifiques françaises. Après des études universitaires à Bucarest, achevées en 1920, il a poursuivi ses études en France (École Pratique des Hautes Études, Collège de France) jusqu'en 1928. Rentré en Roumanie, il devient rapidement maître de conférence, puis professeur (1932) à l'Université de Bucarest. Il y enseigne la phonétique générale et expérimentale et l'histoire de la langue roumaine. Les structures de la langue roumaine ancienne (XVI<sup>e</sup> siècle) attirent aussi l'attention du jeune professeur. Ses premiers travaux (*Études sur le rhotacisme en roumain*, Paris, 1924; *Lettres roumaines de la fin du XVI<sup>e</sup> et du début du XVII<sup>e</sup> siècles, tirées des archives de Bistritza (Transylvanie)*, Bucarest, 1926) restent toujours valables. Mais, peu à peu, surtout après la mort de son maître O. Densusianu

(1938), son prédécesseur dans la chaire d'histoire de la langue roumaine, les recherches et les études consacrées aux problèmes de linguistique historique prennent chez lui le dessus sur tous les autres domaines. La première série de sa grande *Istoria limbii române* en est le résultat: le I<sup>er</sup> volume (*Le latin*) et le II<sup>e</sup> volume (*Langues balkaniques*) en 1938; en 1940, le III<sup>e</sup> volume (*Langues slaves méridionales*); en 1941, le IV<sup>e</sup> volume (*Le roumain commun*); en 1946, le VI<sup>e</sup> volume (*Le roumain du XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles*); on voit qu'un cinquième volume fait défaut. Cette *Istoria limbii române* — condensée, à la fin de sa carrière, en un seul gros volume — se situe dans une époque politiquement difficile. Rosetti avait le grand talent — ou le défaut? — de se laisser conduire par les situations politiques du moment et de s'y soumettre. Soucieux de ne pas être accusé de donner trop d'importance au latin — dans les années 1950 il publie son «*influence slave*» (*Influența limbilor slave meridionale (asupra limbii române)*, 1950, 2<sup>e</sup> éd. 1954) — mais il revient au latin en 1960 et en 1964 (3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> éditions). Il avait certes remarqué que le latin n'était plus apprécié par le pouvoir mis en place par les Soviétiques, mais on ne peut pas affirmer qu'il ait fait des concessions scientifiques à ce pouvoir politique. Dans la «*dispute*» qui l'a opposé à l'éminent slavisant E. Petrovici, il a toujours refusé de reconnaître — peut-être, à tort! — l'influence slave sur le système phonologique consonantique du roumain (v. *Sur le système phonologique du roumain*, 1959 en collab.). De la même façon, contre son collègue et ami A. Graur (qui, suivi par son disciple, I. Coteanu, prêt à toutes les «*prestidigitations*» politiques), A. Rosetti a refusé de reconnaître au «*moldave*» (= le roumain de Bessarabie) le caractère d'une langue à part... *Amicus Plato sed magis amica Veritas!*

Pendant tout ce temps-là, les recherches en phonétique et en phonologie générales ou appliquées ont toujours été présentes dans les travaux d'A. Rosetti. Après le *Curs de fonetică generală* (1930), repris, sous le titre *Introducere în fonetică* (1957; dernière édition, en collaboration 1982; édition en portugais, 1962), il a examiné la théorie de la syllabe, les diphtongues, la question de phonème et, en passant à la phonétique historique, il a publié *Les changements phonétiques* (Copenhague-Bucarest 1948, SRL, Série I, Mémoires 7). Un bon nombre d'articles portent, dans la période d'avant-guerre, plus féconde, semble-t-il, sur la phonétique historique du roumain (détente des occlusives en fin de mot, 1933; causes de la diphtongaison spontanée, 1939; altération des consonnes dentales intervocaliques, 1941).

Les recherches de Rosetti deviennent ensuite de plus en plus des contributions — et des compléments — à son *Istoria limbii române*. Le recueil de ses études — gros volume publié en 1968; 2<sup>e</sup> édition, «*revue et augmentée*», en 1978 et 3<sup>e</sup> édition déclarée «*définitive*» en 1986) — en témoignent. Inquiet à l'idée que ses contributions éparpillées dans des revues puissent tomber dans l'oubli, l'auteur les a incluses dans les *Annexes* de plus en plus nombreuses, des «*éditions définitives*». Puis, il publie un volume d'ensemble (*La linguistique balkanique suivie par le nouveau en linguistique dans l'œuvre de l'auteur*, Bucarest 1985), qui est un résumé de toute son activité. Ce curieux titre avec l'additif «*du nouveau en linguistique*», donné par l'auteur lui-même (pp. 385 suiv.), et la préface qui veut signaler ce «*nouveau*» (étant donné qu'une bibliographie «*renseigne sur le titre et le nombre*»

mais « non sur le degré de nouveauté des théories », p. 387) montreraient-ils que l'auteur croyait être insuffisamment reconnu et peu suivi dans le paysage scientifique contemporain qui n'était plus capable de le comprendre et qu'il regardait de haut ? Il faut aussi comprendre la fierté, voire l'orgueil, d'un grand linguiste âgé, conscient d'avoir découvert et révélé les traits historiques, sociaux et mécaniques d'une langue aussi peu étudiée et aussi peu comprise que le roumain... Mais on ne peut point affirmer que les études d'A. Rosetti recouvrent et expliquent tous les problèmes et toutes les étapes de l'histoire du roumain. Le cinquième volume de son *Istoria* — qui fait toujours défaut à l'ensemble de l'œuvre — aurait dû traiter des contacts linguistiques du roumain avec le hongrois ; de même, la syntaxe historique du roumain échappait à ses études. Le linguiste se penchait sur des faits phonétiques et phonologiques plus que sur la grammaire historique. Mais quel est l'historien de la langue qui ne soit pas dépassé par la matière linguistique vivante et réelle, et dont l'œuvre n'ait pas de lacunes ?

Dans les années '60, ses recherches se sont tournées vers la langue roumaine dite « littéraire ». C'était un concept très à la mode dans la linguistique soviétique de l'époque, que les linguistes roumains — en quête d'une certaine rigueur moins marquée par l'idéologie — n'ont pas tardé à imiter. Un philologue comme Rosetti — qui avait commencé ses recherches par les *Lettres roumaines de la fin du XVI<sup>e</sup> et du début du XVII<sup>e</sup> siècles, tirées des archives de Bistritza (Transylvanie)* (1926) et les a poursuivies dans son *Istoria limbii române VI (XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)* (1946 ; rééd. 1956) — ne pouvait ne pas se laisser attirer par de telles orientations. Une série d'études — assez superficielles, hélas ! — sur quelques écrivains roumains (Anton Pann, 1949 ; Miron Costin, 1950 ; Eminescu, 1956) en sont les premiers aboutissements. Mais, le couronnement de ses efforts, *Istoria limbii române literare* (1965 ; rééd. 1977) — en collaboration avec B. Cazacu et L. Onu — en constitue une belle réalisation. Cette histoire du roumain dit « littéraire » s'arrête au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais elle présente une nouvelle façon d'orienter les études sur l'évolution du roumain (même artistique). On ne doit pas oublier que l'historien de la langue roumaine qu'il a été, A. Rosetti s'est laissé attirer par les délices de la littérature. L'amitié de plusieurs grands écrivains roumains, son excellente activité d'éditeur d'œuvres littéraires (1933-1940 et 1944-1950), ainsi que quelques-uns de ses propres écrits (*Notes din Grecia*, 1935-36 ; *Maria Rosetti...*, sur son épouse, 1963 ; *Cartea albă*, 1968 ; collaboration à des revues littéraires roumaines) en sont les témoins.

La poésie l'a aussi intéressé. Depuis ses *Colindele religioase la Români* (1920) [Les chants de Noël chez les Roumains], et jusqu'à sa *Limba descîntecelor românești* (1975) [La langue des sortilèges-incantations roumains], il n'a cessé d'être charmé par la versification populaire. Aussi sa rencontre avec Roman Jakobson dans les années '60, et les idées des formalistes russes, reprises et actualisées par ce dernier, l'ont-elles profondément touché. Rosetti, avec le concours de T. Vianu (esthète et philosophe) et de M. Pop (folkloriste), devient alors le promoteur d'un cercle d'études poétiques qui a vu s'affirmer de jeunes chercheurs, dont quelques-uns sont désormais connus en Europe et ailleurs. Rosetti a toujours caché une âme — et sa petite œuvre — de poète...

En plus de tout cela, il ne faut pas oublier son penchant pour la linguistique générale, domaine des idées par excellence et des théories nouvelles. Cette passion a commencé dès que le jeune linguiste roumain est entré en contact avec l'école de Prague, le prince N. Troubetzkoy et ses idées. Les *Remarques sur la « morphologie »* (1933), *Les changements phonétiques* (1948) et, finalement, *Le mot. Esquisse d'une théorie générale* (1943) — ce dernier ouvrage n'a pas perdu de son actualité — ont émaillé ses recherches de phonéticien et d'historien de la langue. En 1959, il a repris (chez Mouton) ses travaux *Sur la théorie de la syllabe* (La Haye), et c'est une preuve de ce qu'en linguistique générale ses perspectives théoriques n'ont jamais manqué de s'appuyer sur des recherches de détail. Rosetti peut servir d'exemple de la clarté méthodologique et de la logique. Le « Geist ohne Methode » l'horrifiait ! Ses contributions et les solutions qu'il proposait — en dépit, peut-être, quelquefois, de la réalité des faits linguistiques, si complexes, si contradictoires — sont le résultat d'un raisonnement limpide, remarquable. C'était la clarté française !

Mais pour sauver cette clarté — la sérénité et la survie de ses études — combien A. Rosetti a-t-il dû embrouiller et entortiller son comportement politique ! Tout en gardant ses solides convictions de *libéral*, héritées de sa famille maternelle, il n'a jamais hésité à se mettre en bons termes avec *les* pouvoirs en place. C'était lui, qui, sous le règne de Carol II, dirigeait magistralement (l'histoire de la littérature roumaine le reconnaît !) des maisons d'édition de haut niveau. C'était lui, qui a proposé pour un doctorat honoris causa, Ernst Gamillscheg sous la domination allemande au cours de la deuxième guerre mondiale, sans trahir ses sentiments anti-nazis (Rosetti a d'ailleurs signé, non sans danger, une protestation antifasciste et anti-militaire en 1943-1944). C'était également lui, le « boyard rouge », qui s'est inscrit après la guerre, au parti communiste roumain sans aucune hésitation, ce qui lui a valu les honneurs académiques des régimes communistes au pouvoir en Roumanie à partir de 1945 ; mais, en plein stalinisme il a été éloigné de l'Université (1951-1954) parce qu'il gênait l'idéologie régnante par son européisme libéral sans faille. Il acceptait les dictatures successives, dont il se moquait au fond de lui-même, pour mieux les utiliser au profit des études de linguistique, au profit de ses élèves et de ses propres travaux.

Enfin, en décembre 1989, il a vécu la Révolution roumaine... Alors, une lettre au nouveau chef de l'État, signée A. Rosetti, demandait la remise de l'Institut de phonétique de Bucarest parmi les institutions académiques. Vœu exaucé, et cette institution, création et mobile de la vie de ce linguiste généreux et clairvoyant, porte maintenant le nom d'« Alexandru Rosetti ».

Devant une telle manière de vivre, de penser et de travailler, ne doit-on pas considérer l'histoire de la linguistique roumaine comme trop étroite pour contenir l'œuvre d'A. Rosetti ? Le savant qui s'est éteint à Bucarest, le 27 février 1990, après d'atroces souffrances, appartenait, depuis longtemps, à l'histoire même de la Roumanie, dans ce siècle trouble, confus et, surtout, difficile.

Paris.

Alexandre NICULESCU

## MAURICE LEROY

Maurice Leroy est mort le 3 mars 1990. Né à Ath le 23 janvier 1909, il avait reçu sa formation en philologie classique à l'Université Libre de Bruxelles, où il s'était spécialisé dans l'étude de l'hagiographie byzantine et où il s'était initié à l'arménien. Reçu docteur en 1931, Maurice Leroy s'inscrivit à l'École Pratique des Hautes Études et à l'École nationale des langues orientales, où il suivit les cours d'Émile Benveniste, de Joseph Vendryes, de Jules Bloch, d'André Vaillant, de Frédéric Macler et de Louis Mariès. Il se constitua ainsi un riche horizon de comparatiste et de linguiste général, et put se familiariser directement — par l'exemple de ses maîtres Vendryes et, surtout, Benveniste — à la linguistique structurale européenne. Les premières publications de Maurice Leroy se rattachent à sa formation d'arménologue et d'indo-européaniste<sup>(1)</sup>.

Officier de réserve, Maurice Leroy fit la campagne de 1939-1940. Les cinq années de captivité dans des camps de prisonniers de guerre (à Prenzlau et à Fischbeck) qui suivirent n'ont pas été tout à fait perdues pour la science: pendant cette période Maurice Leroy a laissé mûrir ses connaissances de linguistique générale et a étendu son horizon scientifique, en y intégrant — grâce à son ami et *consors* Albert Henry — la philologie romane.

Après la guerre, Maurice Leroy revint à la philologie indo-européenne avec des publications sur l'arménien, le grec et le latin. L'année 1950 marque le début de ses publications en linguistique générale: dans un petit travail, intitulé *Sur le concept d'évolution en linguistique* (Bruxelles, 1950; paru d'abord comme article dans la *Revue de l'Institut de Sociologie de l'Université Libre de Bruxelles*, 1949, pp. 337-375), Maurice Leroy discute les problèmes fondamentaux de la linguistique historique, conçue comme une théorie de la filiation des langues et plus particulièrement comme l'analyse des rapports génétiques à l'intérieur d'une famille. Grammaire comparée et linguistique historique sont parfaitement harmonisées dans ce travail à orientation théorique.

La visée de Maurice Leroy a toujours été celle d'un linguiste attentif aux faits de variation et de développement: pour lui, la description linguistique ne pouvait être

(1) Je tiens à remercier M. Jean-Luc De Paepe, attaché scientifique à l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique, pour l'envoi de certains documents et pour m'avoir communiqué certains renseignements. Un «Éloge de Maurice Leroy», suivi d'une bibliographie exhaustive des travaux de M. Leroy, sera publié par J. Bingen dans le *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique*. On lira aussi avec profit les articles suivants de F. Mawet: «À Maurice Leroy», *Recherches de linguistique. Hommages à Maurice Leroy*, Bruxelles, 1980, pp. XIII-XV; «Maurice Leroy», dans *Grec et latin en 1983 et 1984. Cinquante années de philologie classique à l'U.L.B. (1934-1984)*, Bruxelles, 166-168. On se reportera enfin à la «Manifestation en l'honneur de M. Maurice Leroy», *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique*, 5<sup>e</sup> série, t. 72, 1986, 63-84.

coupée de la réalité historique et sociale des langues: « Certes, le langage est l'œuvre commune et continue de tous les membres d'un groupe social; chacun de nous est amené, consciemment ou non, à y introduire certaines innovations, mais celles-ci ne peuvent devenir la règle que si elles sont acceptées et adoptées par tous les membres de la communauté linguistique »<sup>(2)</sup>. Maurice Leroy a exposé ses vues dans plusieurs travaux, où il n'a pas hésité de critiquer certains développements, formalistes et souvent purement théoriques, en linguistique générale<sup>(3)</sup>. Adeptes d'une linguistique « idéaliste » ou « humaniste », illustrée par Humboldt, Sapir, Vossler, ou Jakobson, Maurice Leroy s'intéressait tout particulièrement à la réception linguistique des idées de Benedetto Croce<sup>(4)</sup>. Son credo, il le formula en 1963, dans la conclusion de son aperçu de l'histoire de la linguistique: « Les sciences humaines sont des sciences à interprétation et de multiples interprétations sont toujours possibles: c'est ce qui rend si forte la tentation de se raccrocher aux méthodes des sciences naturelles, voire à la certitude mathématique. Science humaine, la linguistique doit échapper à cet illusoire recours; le renouvellement constant de thèses et l'incertitude des conclusions n'ont rien qui doive nous étonner: l'humain n'est-il pas un champ extrêmement mouvant et toujours à découvrir? »<sup>(5)</sup>.

L'ouverture à la linguistique générale — au sens plein du terme — ne pouvait manquer de s'allier à une relecture des grands textes dans l'histoire de la linguistique: ici, Maurice Leroy fut un pionnier de l'historiographie de la linguistique, par son approche pénétrante des très riches heures du passé linguistique. De Platon à Chomsky, le cheminement est long et, faut-il le dire, loin d'être rectiligne: pourtant, Maurice Leroy — qui avait le sens de l'histoire et le respect du passé — réussit à dégager les lignes de faite et à suivre les méandres de cette histoire dans son

(2) M. Leroy, *Les grands courants de la linguistique moderne*, Bruxelles, 1971<sup>2</sup>, p. 148.

(3) Voir par exemple les publications suivantes de M. Leroy: « Tendances au doctrinarisme dans la pensée linguistique contemporaine », *Mélanges Georges Smets*, Bruxelles, 1952, 523-532; « Le social et l'individuel dans la science du langage », *Revue de l'Institut de Sociologie* 4, 1953, 475-489; « Orientazioni attuali della linguistica generale », *Atti del II Convegno Internazionale di Linguisti*, Milan, 1956, 1-14; « Über den heutigen Stand der Sprachwissenschaft », *Das Altertum* 6, 1960, 195-204; « Courants actuels de la linguistique générale », *Communications et Rapports du Premier Congrès International de Dialectologie générale*, Louvain-Bruxelles, 1964, 19-23; « La linguistique: science exacte ou science humaine », *Le Flambeau* 52, 1969, 113-140; « Sur les développements récents de la linguistique générale », *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie Royale de Belgique*, 5<sup>e</sup> série, t. 57, 1971, 111-124; « Réflexions sur la linguistique contemporaine », *ibid.* 64, 1978, 162-172; « Sur l'emploi abusif des termes 'structure' et 'synchronie' en linguistique », *Atti dei Convegni Lincei*, 63: « Tradizione, cultura e crisi di valori » (Roma, 19-22 Maggio 1982), Roma, 1984, 87-100.

(4) Cf. M. Leroy, « Benedetto Croce et les études linguistiques », *Revue internationale de philosophie* 7, 1953, 342-362.

(5) *Les grands courants...*, *op. cit.*, p. 190.



ouvrage *Les grands courants de la linguistique moderne* (Paris-Bruxelles, 1963). L'ouvrage eut un grand succès: il fut traduit en italien, en anglais, en espagnol et en portugais. La deuxième édition, parue en 1971, a eu plusieurs tirages<sup>(6)</sup>. À cet ouvrage se rattachent une série d'articles qui jettent une lumière nouvelle sur certains moments privilégiés de l'histoire de la linguistique, de Platon à la linguistique structurale, en passant par Leibniz<sup>(7)</sup>.

Les travaux importants en linguistique générale et en histoire de la linguistique ne doivent pas faire oublier les nombreux travaux que Maurice Leroy a consacrés, entre 1950 et 1990, à des problèmes de grammaire comparée et de dialectologie indo-européennes, aux textes de Zoroastre, à l'arménien, au grec et au latin<sup>(8)</sup>. Il faut y ajouter une étude importante sur la typologie des langues, sujet qui n'a cessé

- (6) On trouvera les références bibliographiques aux différentes éditions et aux comptes rendus des *Grands courants* chez E.F.K. Koerner, *Western Histories of Linguistic Thought. An annotated chronological bibliography*, Amsterdam, 1978, 37-38 (corriger la date de naissance de M. Leroy: 1909, et non 1911). On ajoutera la quatrième édition de la traduction italienne, parue en 1978, et la deuxième édition des traductions espagnole et portugaise, de 1976 et de 1977; comptes rendus à ajouter: Y. Malkiel - M. Langdon, *Romance Philology* 22, 1969, 551-557 et 566-569; P.H. Salus, *Foundations of Language* 9, 1972, 126-128; et notre article de compte rendu à propos du huitième tirage (1980) de la deuxième édition: «Comment écrire l'histoire de la linguistique?», *Lingua* 55, 1981, 63-74.
- (7) Voir les travaux suivants de M. Leroy: «Du *Cratyle* de Platon à la linguistique moderne», *Analele științifice ale Universității Al. I. Cuza din Iași*, Sect. III, VI, 2, 1960, 41-45; «Jakobson et la linguistique de notre temps», *Le Flambeau* 46, 1963, 586-590; «Les curiosités linguistiques de Leibniz», *Revue internationale de philosophie* 76-77, 1966, 193-203; «Sur un emploi de *phoné* chez Platon», *Revue des Études grecques* 80, 1967, 234-241; «Étymologie et linguistique chez Platon», *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique*, 5<sup>e</sup> série, t. 54, 1968, 121-152; «Le binarisme, concept moteur de la linguistique», *Mélanges René Fohalle*, Gembloux, 1969, 3-18; «Théories linguistiques dans l'Antiquité», *Les Études Classiques* 41, 1973, 385-401 (version allemande dans *Das Altertum* 20, 1974, 81-99); «Un linguiste belge oublié: Honoré Chavée (1815-1877)», *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique*, 5<sup>e</sup> série, t. 70, 1984, 218-230; «Honoré Chavée et l'édification de la grammaire comparée», R. Ambrosini éd., *Tra linguistica storica e linguistica generale. Scritti in onore di Tristano Bolelli*, Pisa, 1985, 209-225.
- (8) Voir surtout: «Stratificazioni cronologiche nei rapporti fra le lingue indeuropee», *Indeuropeo e Protostoria. Atti del III Convegno Internazionale di Linguisti*, Milan, 1961, 63-73; *Introduction à la grammaire comparée des langues indo-européennes*, Bruxelles, 1963; «Phonologie et grammaire comparée», *To Honor Roman Jakobson. Essays on the occasion of his seventieth birthday*, II, The Hague, 1967, 1146-1149; «Les Indo-Européens et leurs errances», *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique*, 5<sup>e</sup> série, t. 74, 1988, 176-194.



de fasciner Maurice Leroy<sup>(9)</sup>. Ayant reçu sa première formation comme philologue classique, Maurice Leroy tenait aussi à cœur les études de romanistique. S'il n'a publié que quelques articles dans le domaine du français<sup>(10)</sup>, il suivait de près le développement des études romanes, dont l'histoire l'intéressait vivement<sup>(11)</sup>. Maurice Leroy était depuis longtemps membre de la Société de Linguistique romane, et participait avec assiduité à nos congrès triannuels.

Maurice Leroy fut aussi un homme d'action, investissant son énergie dans le déploiement scientifique de l'Académie royale, dont il fut Secrétaire perpétuel de 1975 à 1984 et ensuite Secrétaire perpétuel honoraire<sup>(12)</sup>, et assumant de hautes responsabilités académiques au sein de l'Université Libre de Bruxelles, dont il fut Recteur et Pro-Recteur. En 1987, il accepta d'assurer la présidence du groupe de contact F.N.R.S. « Histoire et historiographie de la linguistique ».

Esprit ouvert à la discussion scientifique et muni d'une vaste culture, Maurice Leroy avait aussi le don de la jovialité: comme Leibniz, il étudiait avec un intérêt bienveillant les travaux des autres et acceptait de discuter ses points de vue et ceux des collègues dans un esprit d'objectivité parfaite et de sympathie amicale.

Louvain.

Pierre SWIGGERS

### SIMONE ESCOFFIER (1911-1990)

Le 1<sup>er</sup> mai 1990, Simone Escoffier nous a quittés au terme d'une longue maladie. Née à Saint-Étienne, ce fut à l'Université Catholique de Lyon qu'elle prépara et obtint sa licence de Lettres classiques. Après un mémoire de maîtrise sur le patois

- 
- (9) « Les langues du monde et la typologie linguistique », *Mémoires et publications de la Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut* 74, 1960, 169-204; et cf. *Grands courants...*, *op. cit.*, pp. 161-174 et p. 190.
- (10) Voir les travaux suivants de M. Leroy: « Cordemoy et *Le Bourgeois Gentilhomme* », *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique*, 5e série, t. 52, 1966, 76-95; « Sur le mot *dentiste* », *Mélanges de grammaire française offerts à M. Maurice Grevisse*, Gembloux, 1966, 231-235; « Enseignement actuel de la langue française », *Mission permanente et tâches nouvelles de l'Université*, Liège, 1966, 273-276; « Un précurseur méconnu de la phonétique: Cordemoy », *Actes du X<sup>e</sup> Congrès International des Linguistes*, II, Bucarest, 1970, 307-311; « La philologie en Belgique aux environs de 1874 », *Revue belge de philologie et d'histoire* 54, 1976, 421-426.
- (11) Voir les pages ou paragraphes consacrés à F. Diez, G. Paris, G.I. Ascoli, H. Schuchardt, J. Gilliéron, K. Vossler, M. Bartoli, G. Bertoni, W. von Wartburg, P. Guiraud, G. Matoré et E. Coseriu dans *Grands courants...*, *op. cit.*
- (12) Maurice Leroy était membre de plusieurs académies internationales (l'Union académique internationale, l'Institut de France, l'Österreichische Akademie der Wissenschaften, l'Accademia dei Lincei, l'Accademia mediterranea delle Scienze di Catania) et de plusieurs sociétés savantes.

de Saint-Jean-Soleymieux (Loire), préparé sous la direction de Mgr Gardette, elle accepta de collaborer, entre 1945 et 1948, dans le cadre de l'Institut de Linguistique Romane, aux enquêtes de l'*Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais* pour la partie nord-ouest du domaine francoprovençal, essentiellement dans la région roannaise. En même temps elle commençait une carrière de recherche en préparant sa thèse de Doctorat d'État sur les limites phonétiques et morphologiques des parlers francoprovençaux de cette région et sur la rencontre des trois langues qui se partagent le domaine gallo-roman, tout en assumant des cours de philologie française aux étudiants de Licence des Facultés Catholiques, enseignement qu'elle poursuivit jusqu'en 1973. C'est en 1948, qu'à l'instigation de Mgr Gardette, elle fonda les Cours de Français destinés aux étudiants étrangers, qui devinrent par la suite l'actuel Institut de Langue et de Culture Françaises.

Elle soutint ses thèses de Doctorat ès-Lettres en 1957, devant un jury composé de Ch. Bruneau, F. Deloffre, L.-F. Flutre, P. Gardette et J. Mazaleyrat (thèse principale: *La rencontre de la langue d'oïl, de la langue d'oc et du francoprovençal entre Loire et Allier. Limites phonétiques et morphologiques*; thèse complémentaire: *Remarques sur le lexique d'une zone marginale aux confins de la langue d'oïl, de la langue d'oc et du francoprovençal*). L'année suivante, en 1958, elle reçut le prix Honoré Chavée de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pour «ses études sur les langues d'oc et d'oïl».

Ajoutant alors pendant quelques années à ses cours aux Facultés Catholiques, des cours de Licence à la Faculté des Lettres de Lyon, en tant que chargée de cours, puis à l'Université de Saint-Étienne où elle enseigna jusqu'en 1973, elle poursuivit sans relâche, malgré une santé déficiente, ses travaux sur les parlers francoprovençaux et participa à de nombreux congrès et colloques.

Après la publication de sa thèse, elle écrivit des articles de géolinguistique et s'attacha dès 1963 à l'édition des œuvres dialectales littéraires du Lyonnais, d'abord de deux *Noëls* du XVI<sup>e</sup> siècle, puis en 1981, en collaboration avec A.-M. Vurpas, des *Textes littéraires en dialecte lyonnais (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)*. Originaire de Saint-Étienne, elle s'intéressa aussi particulièrement à la langue stéphanoise, d'une part en publiant une édition critique d'un texte forézien du début du XVII<sup>e</sup> siècle, d'autre part en relevant les mots et expressions du français parlé à Saint-Étienne en vue de la publication d'un recueil des régionalismes stéphanois.

Formée à l'école de A. Duraffour et de P. Gardette, Simone Escoffier a apporté une contribution importante à la connaissance des parlers francoprovençaux. Sa carrière est un exemple de courage et d'honnêteté intellectuelle, en même temps que d'une grande modestie.

En hommage posthume, l'Institut Pierre Gardette a entrepris la publication de ses travaux dispersés dans divers recueils et revues<sup>(1)</sup>.

Lyon.

A.-M. VURPAS

(1) On peut se procurer cette publication intitulée *Travaux de dialectologie gallo-romane* au prix de 100 FF auprès de l'Institut Pierre Gardette, 25, rue du Plat, 69288 LYON CEDEX 02.